Heyberger Bernard (éd.),
Orientalisme, Science et Controverse : Abraham Ecchellensis (1605-1664).

Turnhout, Brepols, 2010, 240 p.
ISBN : 978-2503535678

La situation actuelle des Arabes et des musulmans inspire de plus en plus les recherches historiques. On examine non seulement les perceptions européennes des peuples levantins et musulmans, mais aussi la présence d'individus et de communautés arabes et musulmanes sur le sol européen depuis le Moyen Âge. Les efforts de Nabil Matar ainsi que, plus récemment, l'œuvre d'Ian Coller sur les Arabes chrétiens venus en France dans le sillage de la campagne d'Égypte de Napoléon sont des exemples frappants de ce renouveau d'intérêt pour le sujet (1). En retraçant la participation arabe et musulmane à l'histoire européenne des siècles passés, les chercheurs visent à dévoiler la complexité d'un monde qui n'a de fait jamais été fracturé en blocs civilisationnels cohérents. Ils révèlent ainsi un passé plus semblable à notre présent que certains idéologues ne veulent l'admettre.

L'ère contemporaine (post-napoléonienne) vante le rôle de voyageurs influents comme l'Égyptien Rifāʿa Rāfiʿ al-Ṭahṭāwī ou le Tunisien Ḫayr al-Dīn Pacha. L'ère précoloniale n'en est pas moins intéressante. L'époque moderne se caractérise en effet par un nombre important d'Arabes en Europe, la plupart du temps soutenus par les bons offices de l'Église romaine qui, par son réseau de missionnaires au Levant, fit étudier en Europe de jeunes Arabes chrétiens, par exemple au Collège maronite fondé à Rome par Grégoire XIII en 1584. Profitant de leurs compétences en arabe et en syriaque, ainsi que de l'intérêt croissant pour les langues sémitiques en Europe depuis la Renaissance, ces voyageurs ont travaillé comme enseignants, traducteurs, interprètes, catalogueurs de collections de manuscrits orientaux, correcteurs et éditeurs. Dans ce groupe hétérogène, les Maronites étaient les mieux représentés, mais bien d'autres chrétiens du Levant étaient présents, comme les melkites et les coptes (2).

De tous ceux qui sont passés par le Collège maronite, l'homme qui s'est le plus distingué par ses réussites intellectuelles est Abraham Ecchellensis (Ibrāhīm al-Ḥāqilānī, 1605-1664) qui, de son vivant, a publié douze livres, sans compter ses contributions à d'autres ouvrages. Sa biographie, qui présente des traits communs à celle de nombreux de ces voyageurs (comme la puissance transformatrice de son séjour romain ou encore sa carrière itinérante par la suite), est pratiquement unique du fait de sa production intellectuelle et de son rayonnement. Grâce à l'ouvrage de Bernard Heyberger, autorité sur les chrétiens du Levant à l'époque moderne (3), et de ses collaborateurs, nous possédons désormais une bien meilleure compréhension de l'itinéraire personnel et intellectuel d'Abraham (4).

Dans l'essai introductif de ce volume, ainsi que dans un article complémentaire paru dans le journal *Al-Qantara*, Heyberger explore les chemins picaresques et les enjeux intellectuels de la carrière d'Abraham (5). Il examine en détail le rôle d'Abraham en tant que lien entre différentes sociétés méditerranéennes et le nord de l'Europe, de par ses déplacements entre le Levant, l'Afrique du Nord, Rome, Pise, Florence, ou encore Paris. Après des études préliminaires dans un monastère au Mont-Liban, Abraham arrive en 1620 de la Grande Syrie à Rome, où il termine ses études. Quelques années plus tard, il passe à Pise, où il enseigne l'arabe et jouit de la protection du grand-duc de Toscane. Il séjourne également deux fois à Paris, près de six ans la deuxième fois en tant que professeur au Collège Royal, avant de retourner à Rome en 1651. Dans le même temps, ses liens méditerranéens restent forts : à la fin de ses études romaines en 1631, Abraham retourne dans sa patrie, où le prince local Faḫr al-Dīn (1572-1635) le prend sous sa protection. Abraham y tente même de fonder un collège catholique (Heyberger, p. 19). Ses affaires le mènent à Tunis, où il emmène des esclaves musulmans rachetés auxquels il fait payer leur affranchissement. Il a même été impliqué dans la course (p. 21). Mais ces voyages méditerranéens lui ont également permis d'acquérir de nombreux manuscrits, transformant sa mobilité géographique en gain intellectuel. Une ironie émerge pourtant :

(1) Nabil Matar, *Turks, Moors and Englishmen in the Age of Discovery*, New York, 1999 ; Mohammed Arkoun (éd.), *Histoire de l'Islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours*, Paris, 2006 ; Ian Coller, *Arab France: Islam and the Making of Modern Europe, 1798-1831*, Berkeley, 2011.

(2) Voir par exemple Alastair Hamilton, « An Egyptian Traveller in the Republic of Letters : Joseph Barbatus or Abudnacus the Copt », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 57, 1994, p. 123-150.

(3) Bernard Heyberger, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la réforme catholique*, Rome, 1994.

(4) Outre l'éditeur, les contributeurs au volume sont : Hélène Bellosta, Muriel Debié, Geneviève Gobillot, Alastair Hamilton, Hubert Kaufhold, Antoine Said Khater, Loubna Khayati, Joseph Mouzarkel, Giovanni Pizzorusso, Daniel Stolzenberg, Gérard Troupeau.

(5) Bernard Heyberger, « L'Islam et les Arabes chez un érudit maronite au service de l'Église catholique (Abraham Ecchellensis) », *Al-Qantara* XXXI, 2010, p. 481-512.

BCAI 27 (2012) Heyberger Bernard (éd.): Orientalisme, Science et Controverse: Abraham Ecchellensis (1605-1664)., recensé par A. Bevilacqua
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

alors même que la mobilité d'Abraham illustre les liens entre différentes parties du monde méditerranéen à son époque, son idéologie anti-ottomane promeut la notion de blocs religieux opposés en un conflit éternel.

La majeure partie des articles présentés ici explore les différents aspects de la vie intellectuelle d'Ecchellensis, s'attachant aux nombreux mécènes, protecteurs et collègues qui marquèrent sa trajectoire. Abraham a ainsi consacré des œuvres à Ferdinand II de Médicis, à Richelieu, à Mazarin, au pape Urbain VIII (Barberini), au cardinal Francesco Barberini et à bien d'autres encore. Sa dépendance envers ces mécènes, comme Heyberger le remarque à juste titre, a largement contribué à façonner sa production intellectuelle (p. 34). Ses collègues ont été parmi les savants les plus notables du monde catholique. À Rome, Abraham converse avec Athanase Kircher, qu'il semble avoir aidé dans son étude du copte (Stolzenberg), ainsi qu'avec le polémiste contre l'islam Ludovico Marracci, qui traduit le Coran en latin après la mort d'Ecchellensis. À Paris, il échange, entre autres, avec André du Ryer, traducteur français du Coran (Troupeau). La contribution de Giovanni Pizzorusso éclaire plus particulièrement les périodes romaines de la trajectoire d'Abraham, démontrant le rôle éminent de la langue arabe dans les activités savantes de cette époque, surtout après la fondation en 1622 de la Congrégation pour la *Propaganda Fide*. La mobilité d'Abraham est ainsi centrale afin de comprendre l'hétérogénéité de ses publications. Il a écrit sur une variété remarquable de sujets, et l'analyse de ses manuscrits présentée dans l'ouvrage (Hamilton, Kaufhold) révèle même d'autres dimensions mal connues de son travail. C'est bien cette nature dispersée qui a jusqu'à présent empêché un portrait cohérent de ses activités intellectuelles.

Trois de ses projets, correspondant aux trois parties du titre, retiendront notre attention ici. L'orientalisme vient en premier lieu. Un résultat de la position d'Abraham, entre sociétés islamiques et sociétés chrétiennes, fut son effort pour sauver la langue arabe de son association avec l'islam. Selon Gobillot, il est ainsi devenu le théoricien d'une culture laïque arabe pour laquelle il a réaffirmé l'importance de racines préislamiques et un mécénat des arts et des sciences (Gobillot, p. 180-189). Dans la même optique, il a insisté sur la permanence de la tradition arabe savante avec l'arrivée de l'islam, soulignant, par exemple, le mécénat du calife abbasside al-Ma'mūn. Chose plus étonnante encore, Abraham, s'étant emparé de textes musulmans, par exemple un manuel de philosophie d'origine persane qu'il traduit sous le titre *Synopsis propositorum sapientiae philosophorum Arabum* (1641), les utilise à des fins d'enseignement à Rome. Abraham n'était pas le premier en Europe à s'intéresser à la sagesse arabe [(6)], mais il a apporté une contribution importante à la notion d'une sagesse laïque des Arabes. Cette contribution a trouvé plus tard des échos, par exemple dans les travaux du savant français Richard Simon, qui a articulé une vision plus tolérante de l'islam dans les années 1670. Il faut cependant noter qu'Ecchellensis lui-même était fortement hostile à l'islam. Son rôle dans le développement d'une meilleure compréhension de cette religion en Europe doit donc être considéré comme relativement involontaire.

Un deuxième aspect important de ses travaux concerne la controverse religieuse. Comme on pouvait s'y attendre, Abraham a été impliqué dans des polémiques avec divers érudits protestants (comme l'orientaliste suisse Hottinger), et dans ces polémiques les deux parties ont cherché à utiliser soit l'islam soit les Églises orientales pour étayer leurs positions. En plus, il agit en tant qu'apologiste maronite (voir les essais de Khater et Mouzarkel). Bien qu'il n'ait jamais été membre du clergé, Abraham insista à plusieurs reprises sur la défense de sa communauté religieuse. Il souligna sa propre orthodoxie et réfuta de façon agressive les allégations critiquant l'hérésie de l'Église maronite, en particulier le soupçon de monophysisme, déjà énoncé à propos d'autres Églises orientales (p. 145-148). S'il fut opportuniste en termes de carrière, Abraham se montra idéologiquement constant pour défendre, souvent vigoureusement, sa triple identité catholique, maronite et arabe.

Le troisième pilier de la carrière intellectuelle d'Abraham concerne la science. Au sein de ses différentes incursions dans la philosophie naturelle, la contribution la plus importante d'Abraham est sa traduction du cinquième livre des *Coniques* d'Apollonius de Perge (Bellosta et Heyberger), publié en 1661. Seuls les quatre premiers livres de ce traité de mathématiques, récupérés au XVI^e^ siècle, avaient survécu en grec. Le cinquième existait en arabe et était conservé à Florence dans la collection Médicis des manuscrits orientaux au Palazzo Pitti. Abraham a abordé ce manuscrit difficile (qui manquait non seulement de vocalisation mais également de signes diacritiques) en collaboration avec le mathématicien napolitain Giovanni Alfonso Borelli, dont les connaissances techniques se sont avérées essentielles dans la reconstruction du sens du manuscrit.

(6) Voir par exemple l'édition d'Erpenius des *Proverbia Arabica*, récemment étudié par Arnoud Vrolijk, « The prince of arabists and his many errors : Thomas Erpenius's image of Joseph Scaliger and the edition of the *Proverbia arabica* (1614) », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* LXXIII, 2011, p. 297-325.

BCAI 27 (2012) Heyberger Bernard (éd.): Orientalisme, Science et Controverse: Abraham Ecchellensis (1605-1664)., recensé par A. Bevilacqua
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Certes, certaines questions ne sont pas résolues dans ce volume, par exemple les compétences linguistiques réelles d'Abraham. Les contributeurs ne se risquent pas à tirer des conclusions, mais en filigrane il apparaît qu'Abraham ne maîtrisait pas complètement le système des racines arabes (Hamilton, p. 94-95), ainsi que la prosodie de la langue syriaque (Kaufhold, p. 129-30 ; pour d'autres préoccupations au sujet de ses qualités de linguiste et érudit, voir Debié, p. 114-5 ; Gobillot, p. 178). De même se pose la question de l'obsolescence rapide de ses travaux. Est-elle due au primat de ses préoccupations polémiques ou bien à la qualité même de ses recherches ? Marracci, traducteur du Coran, était polémiste aussi, mais sa traduction est restée une ressource intellectuelle tout au long du siècle suivant. Ce volume révèle finalement que, même en prenant en compte ces limites, la connaissance d'Abraham lui a permis d'obtenir une reconnaissance considérable. En effet, ses œuvres ont été beaucoup lues, non seulement par les catholiques, mais aussi par des protestants progressistes tels que l'érudit hollandais Adriaan Reeland. Dans l'ensemble, les contributions du volume sont assez techniques, comme semble le nécessiter l'étude d'une telle diversité de sujets hautement spécialisés, qui vont de la géométrie antique à la grammaire syriaque. Ces différents essais présentés ensemble (et accompagnés par un essai biographique de grande ampleur rédigé par Heyberger) nous présentent cependant Abraham comme un point d'entrée fascinant dans le monde de l'orientalisme catholique. Cette approche est d'autant plus cruciale que l'orientalisme catholique a été relativement négligé par rapport à l'érudition orientale protestante de la même période que G.J. Toomer et d'autres ont étudié avec succès (7).

En parallèle, cet ouvrage améliore notre compréhension des réseaux intellectuels méditerranéens au XVII^e siècle. La résurgence des études méditerranéennes de la dernière décennie est progressivement en train de stimuler, à la suite des travaux de Peter Miller et de Bernard Heyberger même, le développement d'un nouveau programme de recherche sur le sujet. Moins visibles que le commerce des produits de masse, ou de ces institutions méditerranéennes comme la course, les échanges intellectuels n'étaient pas pour autant moins réels. Cet ensemble d'essais est donc un réel pas en avant. Le volume n'épuise cependant pas le sujet d'Abraham et de sa carrière, et l'on peut qu'espérer qu'elle inspirera d'autres recherches sur d'éminents Arabes chrétiens en Europe (Faustus Naironus, le professeur parisien Pierre Dippy, Salomon Negri, la famille Assemanni), qui devraient davantage être considérés comme des intellectuels autonomes plutôt que comme de simples personnages secondaires. Sans une étude plus complète, il reste difficile d'évaluer l'influence démesurée des Arabes chrétiens en Europe par rapport à leur petit nombre.

Pirenne a écrit que, tandis que le commerce « suppose une organisation… des relations permanentes d'importation et d'exportation » de marchandises, la circulation « des pèlerins, des érudits et des artistes » dépendait uniquement du « hasard des circonstances (8) ». Heyberger nous montre que l'on peut être à la fois plus ambitieux et plus précis que le « hasard des circonstances » dans l'explication des échanges intellectuels et culturels à l'époque moderne, et que l'Église catholique a délibérément contribué de façon essentielle à la création de réseaux méditerranéens. L'ouvrage fournit également une réponse distincte aux tentatives de récupération d'une république des lettres méditerranéenne (9) : les échanges intellectuels entre Levantins et Européens ne se sont pas produits uniquement en terres orientales, mais aussi au sein de l'Europe.

Alexander Bevilacqua
Princeton University

(7) G. J. Toomer, *Eastern Wisedome and Learning : The Study of Arabic in Seventeenth-Century England*, Oxford, 1995. Les livres qui seront prochainement publiés par Aurélien Girard, Peter Miller et Daniel Stolzenberg vont considérablement rétablir l'équilibre.

(8) Henri Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, Paris, 1937.

(9) Sonja Brentjes, « The Interests of the Republic of Letters in the Middle East, 1550-1700 », *Science in Context* 12, 1999, p. 435-468 ; Avner Ben-Zaken, *Cross-Cultural Scientific Exchanges in the Eastern Mediterranean, 1560-1660*, Baltimore, 2010.

BCAI 27 (2012) Heyberger Bernard (éd.): Orientalisme, Science et Controverse: Abraham Ecchellensis (1605-1664)., recensé par A. Bevilacqua
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net